

De tout temps, les hommes ont cherché à se prémunir contre les dangers qui les menaçaient. Cette tendance « naturelle » rend la prévention incontournable : tellement incontournable qu'il paraît injustifiable, sur le plan éthique, de ne pas en faire chaque fois que cela s'avère pertinent. Après tout, cette approche permet de défendre des valeurs fondamentales comme une vie de qualité pour soi ou pour le plus grand nombre. Dans certains cas, ne pas prévenir pourrait même passer pour non assistance à personne en danger.

Le problème, c'est que l'excès nuit en tout. La prévention a tout envahi. Même le répressif – auquel on l'oppose habituellement – est aujourd'hui vu comme une démarche préventive : après tout, les guerres ou les sanctions éducatives visent toutes à prévenir un mal plus grand (ne parle-t-on pas de « guerre préventive » ?). Quant au curatif, que l'on distinguait, lui aussi, de la prévention, il s'inscrit désormais dans la prévention ternaire. Cette omniprésence de la prévention cultive la peur, moralise les comportements, culpabilise les déviants et pourrait tôt ou tard les exclure de l'accès à certains soins : si, malgré tous les moyens préventifs déployés, certains s'obstinent délibérément et donc en toute conscience à nuire à leur propre santé, n'est-il pas légitime qu'ils en assument seuls les conséquences ? Mais surtout, la prévention fait vendre : cela va des assurances au préservatifs et des examens de contrôles (en tout genre) au GSM (pour appeler au cas où...). On l'aura compris, trop de prévention tue la prévention.

Si ce débat concerne l'éthique, c'est entre autres, parce qu'il touche à des valeurs fondamentales, qu'il est difficile de concilier : la sécurité d'une part et la liberté d'autre part. A trop vouloir de sécurité (la santé, etc.), on risque d'y perdre sa liberté (en se soumettant à des contraintes de plus en plus envahissantes). Mais inversement, à trop négliger sa sécurité, on risque d'y perdre sa liberté (une fois mort, la liberté n'est plus). Avant que de savoir comment faire de la prévention, sur quels thèmes, avec quels moyens, une question doit donc être posée : quel équilibre trouver entre la liberté et la sécurité, qui n'aliène pas l'être humain ? Il est vrai toutefois qu'on ne peut trouver cet équilibre qu'en déjouant deux dérives liées à la prévention.

La première de ces dérives concerne un des présupposés de la prévention. En effet, au nom de quelle représentation de l'existence la prévention est-elle justifiée ? Au nom d'une vie qu'on estime devoir vivre, parce qu'elle serait la vie normale à laquelle tout individu aurait droit : une vie sans maladie, sans souffrance, sans violence, sans accident de la route, une vie sans tout ce que l'on veut précisément éviter via la prévention. Or, il faut bien en convenir, cette vie-là n'existe que dans nos rêves. Chaque jour, le désordre de l'existence se charge d'ailleurs de nous le rappeler. Combien de personnes qui se sont imposé une saine hygiène de vie ne tombent pas, malgré tout, gravement malade ? En attendant, plus on est persuadé que la vie normale doit être une vie épanouissante, à notre mesure, plus on vit en porte-à-faux par rapport à la réalité. Et lorsque celle-ci nous rattrape, on se découvre bien démuné. On se rend alors d'autant plus dépendant des professionnels en tout genre, à qui l'on demande l'impossible : qu'ils nous protègent de ce monde ou de cette existence «qu'on ne comprend

plus ». Le processus se renforce alors tout seul. La prévention devient ainsi le symptôme d'une civilisation qui souffre de la vie comme elle va. Plus exactement, elle cache une peur viscérale de la mort. Pour ne pas s'aliéner dans la prévention, et préserver un juste équilibre entre la sécurité dont on a besoin et la liberté dont on ne peut se priver sans y perdre son âme, il faut d'abord oser se confronter à cette question : quelle place laisse-t-on dans nos vies, pour soi comme pour ceux que l'on aime, à notre incontournable mortalité ? Montaigne aura toujours raison de nous rappeler : « Qui a appris à mourir, à appris à ne plus servir. »

La deuxième manière de concilier la sécurité et la liberté prolonge la première réflexion. Dans le cadre de la médecine, la prévention a pour objet la santé. Celle-ci devient un but en soi. Il faut préserver l'existence, ne pas altérer notre capital-santé et mieux, le faire fructifier. Or, on ne peut échapper à la question suivante : que vaut la santé si la vie n'a pas de sens ? La réponse est évidente : elle ne vaut rien. La santé est une condition certes importante, et précieuse pour mener des projets et donner du sens à son existence mais elle n'est pas une condition nécessaire¹. La prévention dérive lorsqu'elle se présente comme un but en soi, comme *LE* but de l'existence. Il faut oser rappeler une évidence, à savoir que la prévention doit rester au service du sens. L'enjeu n'est pas de savoir, en effet, comment durer le plus longtemps possible, mais pourquoi durer. En d'autres termes, c'est au regard de ses projets qu'il faut s'interroger sur les conditions (préventives) à mettre en place pour se donner une chance d'aboutir. Quitte à ce que, en touchant ainsi au but, on prenne aussi le risque de raccourcir parfois son existence. En résumé, la question de la prévention consiste à savoir non pas comment ne pas user sa vie, mais à quoi l'user.

En nous encourageant à fuir les deux questions les plus redoutables qui soient – quelle place donne-t-on à notre propre mort et quel sens donne-t-on à notre existence ? – la prévention peut se révéler dangereuse. Que faire ? Rejeter toute forme de prévention serait stupide. Mais il serait évidemment contradictoire de s'imposer des contraintes de vie supplémentaires pour se prémunir des dérives de la prévention. Une seule voie s'impose : arrêter de vouloir se protéger de tout, oser vivre... malgré *tout*.

Jean-Michel Longneaux

¹ De nombreuses personnes malades ou handicapées – mais pas toutes, il faut en convenir – parviennent à vivre une vie qui a du sens.